

Présentation du livre d'Olivier GRIGNON
“Le Corps des larmes”
Editions Calmann-Lévy

Tu cours un risque, lui dit-elle. Le risque de l'écriture.

Au sein d'Œdipe, au prix à payer de l'Œdipe, l'écriture de la transmission. Fugitive, comme un trait d'encre en négatif d'histoire de ce qui s'inscrit ou plutôt peut s'inscrire d'un analyste à l'autre. Inécrivable. Écriture inécrivable des acrobates de Ribeira. Mais, comme l'arc archaïque du pont même de Kafka, porteur d'un point de bord à l'autre rive, par un mouvement hélicoïdal d'ellipse, propre par sa légèreté, son instantanéité, au surgissement d'un chemin temps de vérité.

Elle prit le livre Le Corps des larmes, l'ouvrit à l'une des pages référées. - Me permets-tu, dit-elle, que je lise à haute voix ce que j'ai entendu quand, pour la première fois, mes yeux se sont ouverts sur quelques-unes d'entre elles.

Il la regarda, surpris qu'on ait autant d'égards pour ce qu'il avait eu tant de joies, de peines, de douleurs et d'enthousiasmantes saisons à écrire. Alors, il se reposa la question : - Mais qu'est-ce qu'un livre pour un analyste. Que fait-on à écrire. Et à qui écrit-on... D'où que ça écrit d'un autre texte qui ne s'écrit pas mais fait que ça se livre. Texte en dessous du texte permettant ce soir qu'elle, cette femme, parle.

C'était cette voix d'écriture qu'il entendait, dans le registre si étrange d'étrangeté et d'énigme qui pouvait s'appeler le féminin.

Il ne l'entendait pas lire ce qu'il avait écrit, mais autre chose qu'il connaissait de lui à son insu et qu'il livrait dans ce livre Le Corps des larmes.

Car cette voix interpellait tacitement la langue et connotait ce qui ne parle pas mais qui invocait et mutique, prête à la lettre son chant jusqu'au troué même de son histoire.

Elle lisait cette écriture ni romanesque ni à attrapes. D'un osé de travail rare en ce temps où le savoir fait office de pensée.

"Construction du cadre et efficacité symbolique. (...) le cadre c'est du corps ; et c'est pourquoi le psychanalyste est initié à contenir avec du trou. C'est ainsi que la psychanalyse réalise et articule en raison ce que produit parfois la musique : passer du corps du son au corps du manque. Autrement dit, que ce soit dans le maniement du cadre, ou dans le plus infime de ses grognements, en réalité l'analyste analyse avec sa théorie consciente ou inconsciente du refoulement primaire. C'est ce qui constitue son style. " (p. 247)

"Consistances paradoxales du refoulement primaire. (...) La métaphore paternelle et l'interdit de l'inceste sont devenus des éléments si familiers de notre univers culturel que le terme de langue maternelle en devient une énigme. Pourtant, même chez les psychanalystes, on ne parle pas de "langue paternelle" : qu'est-ce qui résiste là à juste titre dans la langue ? Cela ne va pas de soi. Il nous faut rendre raison de ce que, pour chacun, une langue parmi toutes les langues, et précisément celle par laquelle il advient au langage, est qualifiée de maternelle. " (p. 184)

"Plis et replis dans la castration. (...) D'une façon générale, il me semble que les plus grandes difficultés cliniques ne tiennent pas à la question de l'amour de la mère. J'ai plutôt tendance à remarquer que ce qui fait les plus grandes difficultés pour le garçon, c'est la question de l'amour du père. Il n'est pas simple de faire la place à ces observations, car elles sont en contradiction, du moins en apparence, avec l'insistance de Freud à tout ramener à la fixation des besoins d'amour pour la mère. Il le rappelle, par exemple, à propos de Léonard de Vinci, avec ses explications de la Mout égyptienne et des statuettes pseudo-hermaphrodites.

Quoi qu'il en soit, s'étaler dans le processus est bien sûr une façon de le nier. L'amour de la castration est une façon d'en pervertir sa portée d'assomption symbolique. De la même

façon, on aime la loi quand c'est de l'intégrer qu'il s'agit. Du coup, la formule lacanienne de père-version semble tout à fait justifiée ; c'est la grève du zèle en quelque sorte. " (p. 79)

Elle posa le livre Le Corps des larmes, le referma, le retourna. La quatrième de couverture lui vint à la vue. Elle n'avait jamais apprécié ces quatrième dans la banalisation de ce qui ne peut se résumer. Qu'aurait-elle pu écrire ?

Que pouvais-je dire, maintenant, sans notes pour les lire. Là, à brûle propos, Le Corps des larmes. La psychanalyse en invention est là, dans cette écriture de nudité réinventée, admise, dans ses franchissements et ses mouvements d'audacieuse ex-tension, où la séduction n'est pas de mise. Ecriture prenant figure en miroir d'entre le regard et la voix, jusqu'à faire entendre ce qui se perd d'écrire.

Elle reprit lecture au chapitre Melancholia. Au cœur même du livre, ce chapitre. S'ouvrant sur deux interrogations : de quoi une larme est-elle faite. Qu'est-ce que le corps des larmes ? Interrogations précédées du sous-titre : La psychanalyse au risque de la psychose.

"Larmes de tristesse, larmes de bonheur... est-ce que ce sont les mêmes ? Oui. Quelle qu'en soit l'occurrence, quel que soit l'affect, c'est le même lieu qui est touché. Ou la même Chose ? das Ding ? qu'elle soit évoquée, approchée, obtenue dans la distance infiniment raccourcie qui en sépare encore, ou qu'il s'agisse du moment de sa destruction. Les larmes se tiennent là, à la jointure des retrouvailles et du déchirement. Ce qui fait pleurer, c'est tout autant les ténèbres que ce qui signale la fin d'un exil dans le monde des morts.

Cette glace qui fond dans les yeux, c'est tout ce qui reste du regard quand il ne peut que voir, et qu'il n'y a rien à voir encore ; c'est le début ou la fin du chemin aveugle (...) cette erre du premier tour entre la jouissance inaugurale et l'inscription de sa marque.

Quelque chose, donc, vient fondre sur les yeux, et en même temps qu'elles brouillent la vue, les larmes connaissent et reconnaissent. Elles reconnaissent en même temps la solitude et la fin de la solitude en un point où la plus glacée des solitudes, la plus absolue des désespérances est (re)traversée. Un désert se donne ou se donnera, aux confins de la beauté, comme ce qui est le plus chéri ou le plus douloureux pour quelqu'un. Parfois, ça ne pleure même pas, ou même plus. Il n'y a pas le souvenir que ça aurait été possible avant, quand il y avait de l'Autre pour les larmes.

Tout praticien de la psychanalyse en comprend la portée.

Il saisit, au moins par intuition, ce qui vient de se passer dans les entretiens "préliminaires" (formulation trompeuse), quand la rencontre a ouvert la voie des pleurs. Quelque chose est touché ; quelque chose devient touchable. L'Autre des larmes a été reconstruit. Le transfert devient une forme de l'espoir. Une douleur innommable, la douleur d'exister, a été entendue, et le psychanalyste va permettre au patient de la rendre entendable par la communauté." (pp. 110-111)

Et qu'offre-t-elle à lire... Mais qu'est-ce que lire, qu'entendre là et d'où. C'est une expérience que de parler de cette lecture et s'en approcher dans l'énigme de soi-même exister.

À aucun instant on ne sait d'où on lit. Quel enjeu que de répéter en lecture l'ininterrompu de l'apostrophe oublié jusqu'à risquer d'entendre ce qu'on n'attendait pas.

Rares, vraiment rares, les livres qui se prêtent à cette aventure là. À ce lire là, redonnant souffle d'un bord à l'autre, à la lisière du corps. C'est dans le champ du rêve que se découvre la lecture des textes palimpsestes ; textes qui se passent des yeux et où le lecteur lectant est à blanc de voix.

Melancholia, comme une fleur d'Élabore venant du pays des larmes quand il n'y a plus de larmes. Dans ce deuil même du corps. Dans cette douleur d'exister

à ne plus exister. La douleur d'exister ; au pied de la lettre, l'extinction du désir.

Melanfolia, pourrait-elle dire en lapsusant le mot. Folie du paradis des Enfers de Dante. Là, où il n'y a plus de fonds ni de terre promise, où ça fait corps avec la perte, où ça danse avec le rien, et où l'écriture se détisse au-delà de l'illisibilité même.

Il écoutait le silence du dessous de ce qu'elle venait de lire et de dire et de ce qu'il n'avait pas écrit d'un texte à l'autre, d'un rêve à l'autre, entrecroisant Freud, Lacan, Blanchot, Paulhan et d'autres dans ce chapitre là sur la Passe qu'elle s'était tue de lire. Cette Passe de lui à la Passe. Cette aventure, oh ! combien femme de la perte accouchée de cet Autre à soi, cette grande A puits de signes, dans une traversée de la mémoire d'oubli ré-inventée. Accouchée de l'étrange étranger ayant entr'aperçu la Chose, la psy-Chose, d'y avoir touché dans la langue des mots inaudibles dont on a entendu le pas. À toucher le rien. Lieu sujet du vide et de l'énigme où demeurent les traces illisibles et muettes des larmes ineffaçables de l'Amnios.

À écouter sous le bruit des feuilles qu'elle tournait. Quelques minutes d'un temps d'à peine et la lecture reprenait.

Elle relisait le dernier paragraphe de La Psychanalyse au risque de la psychose et le premier de *L'Archaïque et la mort*.

"La Passe lacanienne pousse sur le terreau de constructions qui toutes croisent et recroisent le mécanisme psychotique, c'est du moins la lecture que j'en fais. Est-ce elle qui est excessive ? Peut-être. Mais nous devons prendre la mesure d'une horreur qui le scandalisait - lui, Lacan - et contre laquelle il aura été un militant acharné pour la psychanalyse, dont la noblesse tient à ce qu'elle puisse répondre de l'art contemporain et de la psychose. C'est sans ambiguïté qu'il lance cet avertissement le 2 mai 1961 : Si pour nous le sujet n'inclut pas dans sa définition, dans son articulation première, la possibilité de la structure psychotique, nous ne serons jamais que des aliénistes.

Cette lutte acharnée de Lacan peut être qualifiée de politique. Elle vise, à travers la démedicalisation de la mélancolie ou de la psychose, à donner la place la plus haute à la psychanalyse pour restaurer l'humaine condition dans une société qui n'en veut pas. " (pp. 136-137)

Où était-elle pendant le temps où elle lisait. De cette voix, chiffre du langage, inventant l'expérience d'en dedans de son expérience.

Dansant le pas du temps dans l'acte de parole.

Elle reposa le livre Le Corps des larmes, le ferma et vit la première de couverture. Les Ménines. Un fragment des Ménines lui rappelant la conclusion du livre Las Meninas. Conclure... comme un moment de conclure au-delà du temps pour comprendre et dans la dignité d'une lettre. Las Meninas. Dans la douleur si vivante d'exister du livre, un autre livre s'ouvre. Mais est-ce un autre livre ou le noyau même du livre Le Corps des larmes. Las Meninas, se faisant entendre dans le concert des 255 notes, fabuleuses de souffle et de vigueur, engrangées là dans une partition digne des plus célèbres de Luigi Nono, telle Vers Prométhée ou La Victoire de Guernica.

Nono, ce vénitien qui aimait tant l'Espagne.

Las Meninas :

"Picasso s'immerge dans la toile de son devancier. Il dit à Penrose : Regarde et tâche de découvrir où chacun de ces personnages est réellement situé par rapport aux autres. Vélasquez est dans le tableau alors qu'il ne devrait pas y être ; il tourne le dos à l'Infante qu'au premier coup d'œil on croit être son modèle. Il fait face à une grande toile sur laquelle il

paraît travailler mais on ne voit que le dos du tableau, et nous n'avons aucune idée de ce qu'il y peint. La seule solution, c'est qu'il est en train de peindre le roi et la reine dont on ne voit que le reflet dans le miroir au fond de la pièce. Donc, Vélasquez n'est pas en train de peindre les Ménines. Et les Ménines sont rassemblées autour du peintre, non pour poser mais pour regarder le portrait du roi et de la reine, et, comme eux, nous sommes derrière elles...

Picasso est entré dans la pièce où Vélasquez travaille. Il se transforme en gentilhomme du temps du siècle d'or et ne cessera plus de s'identifier avec des personnages de ce temps-là, des mousquetaires notamment. Il prend avec Vélasquez les distances de l'humour, l'agrandit à lui faire toucher le plafond, tandis que la silhouette du roi ou celles des deux duègnes deviennent ridicules, le chien noble devient le basset de La Californie, Lump. Puis l'interrogation va se porter sur l'infante Margarita et ses filles d'honneur comme pour traiter le sujet que Vélasquez a esquivé. Ce thème de l'infante conduit à des peintures graves. Dans les toiles de la fin de la séquence, infante et filles d'honneur mêlées semblent esquisser une ultime révérence avant de quitter la scène pour toujours (...). Picasso a commencé par être contre Vélasquez, puis, au bout du compte, en étant le plus Picasso, il a fini par s'identifier à lui, ce qui implique peut-être le secret dont il entoure son entreprise. "

Ce qui est remarquable, c'est que Picasso ne cherche nullement à transporter son grand devancier au XXème siècle. Le dialogue est ailleurs entre Picasso et sa propre peinture, face à Vélasquez et à son monde. C'est une exploration sans pareille de Picasso, aux limites mêmes de sa peinture et de son art. C'est probablement pourquoi la séquence désormais réunie au musée Picasso de Barcelone, respire avec une telle liberté. " Jaime Sabartes, Picasso, Les Ménines et la Vie, Cercle d'art, 1958.

La libertad de faire entendre les paragraphes suivants du livre d'Olivier Grignon, Le Corps des larmes :

"S'il existe aujourd'hui encore de la peinture, c'est parce qu'il y a des peintres qui réussissent ce que Picasso a su faire en son temps aux Ménines de Vélasquez.

Il en ira de même pour la psychanalyse, sinon elle restera dans l'histoire comme une technique psychologique de soin des névrosés qui aura eu sa mode au XXème siècle.

Si la psychanalyse a aujourd'hui encore cette place unique, si ses signifiants sont plus forts que tous les petits arrangements consensuels avec un Moi calibré sur le consensus social, c'est parce que Freud a forgé en raison un discours capable de s'imposer aux artistes, aux penseurs et aux scientifiques de son temps. Lacan a fait de même, et c'est dans cette exigence qu'il faut poursuivre. " (pp. 300-301)

Vélasquez, Picasso, Freud, Lacan, Grignon, la filiation parle d'elle-même.